

« Ce pays n'est pas à nous. Ce pays est le territoire de ce que nous sommes. Nous avons le devoir d'en léguer la beauté ».

— Hugo Latulippe

Je m'oppose au projet Énergie Saguenay de GNL Québec ainsi qu'au projet Gazoduc associé pour des tonnes de raisons qui ont à voir avec notre futur commun, avec le fait que le gaz naturel n'est pas une énergie de transition mais bien une énergie fossile et que nous savons pertinemment que nous devons laisser ces ressources dans la Terre si nous souhaitons continuer à l'habiter en tant qu'espèce, et avec l'incompatibilité totale de la réalisation de ce projet avec la protection des bélugas, pour qui le fjord est un refuge acoustique essentiel à leur survie.

Mais je ne vais pas vous parler d'environnement: je vais vous parler de beauté.

L'indignation que je ressens, que nous sommes nombreux à ressentir, c'est la poésie en nous qui se lève et qui refuse. Il y a en ce moment des saccages annoncés qui planent sur les années, sur les décennies à venir. Je ne peux pas m'empêcher de ressentir l'exploration et l'exploitation pétrolières et gazières comme de véritables agressions, comme des menaces physiques à ce que nous sommes. Mutilations. Je suis sans voix devant l'à-plat-ventrisme qui préside à notre rapport à l'exploitation de ces ressources. Je ne conçois pas qu'aucun élu provincial d'un parti au pouvoir n'ait encore eu le courage politique de refuser de céder terres, mers, oiseaux, mammifères, merveilles et mondes entiers inattaqués, vie sauvage et eau potable à une industrie qui ne rend de comptes à personne, ni citoyens, ni États, en-dehors de ses actionnaires.

Je ne peux pas m'empêcher de penser que ces gens qui prennent des décisions, ces gens qui jettent nos ressources en pâture à des compagnies sans foi ni loi, sans conscience et sans scrupules, ces gens qui mettent leur énergie et leur compétence au service de ces mêmes compagnies, ces gens qui dirigent des pétrolières, ces gens qui forment mon gouvernement, ils ne savent pas ce qu'ils font. Que si, comme moi, ils se frottaient à ce pays, même peu, même sans le vouloir, que s'ils goûtaient un seul moment la prodigieuse splendeur qui s'abat sur nous quand on se met à vraiment regarder ce bout de terre inouï sur lequel nous marchons, ils arrêteraient tout ce cirque grossier. Je voudrais les emmener voir le Québec avant qu'ils ne le détruisent. Je voudrais marcher avec eux et faire entrer en eux l'humilité qui nous touche forcément devant le grandiose. Le grandiose ne niche pas toujours où l'on pense — et le grandiose est d'une fragilité bouleversante. Je ne comprends pas que nous ne soyons pas tous hors de nous quand on annonce un projet qui menace directement les bélugas, cette espèce en déclin dont nous portons le poids de la sauvegarde. Je ne comprends pas la longue série d'approbations qui mène à cette dévastation à venir.

Forer, c'est détruire. Faire passer un pipeline dans la forêt boréale, c'est détruire. Construire un terminal méthanier, c'est détruire. C'est tout. Faire tout ça ici, c'est nous détruire nous-mêmes. Nous. Ce qui nous constitue. Nous les marsouins, nous le fleuve, nous les îles, nous le silence, nous les champs, nous la douceur de vivre, nous les jardins, nous les générations à venir, nous les baleines, nous l'amour.

Nous pouvons désobéir. Dire haut et fort : nous ne voulons pas nous détruire. Nous pouvons refuser — donner voix à ce qui proteste en nous. Réciter ce poème, le plus court mais l'un des plus puissants : **non**.

Je vous demande de refuser ce projet pour protéger la beauté de ce pays, le nôtre, et surtout, en fait, celui de nos enfants.

Ce pays de battures aux odeurs de roses et de varech séché.

Ce pays de marées infatigables, de sable mouillé, de bois flotté, ce pays aux mille grâces éblouissantes, parfumées, vivaces, sauvages. Debout. Entières.

Ce pays de graminées salées, de foin de mer, de longues terres qui descendent jusqu'au fleuve.

Ce pays d'îles imprenables.

Ce pays de coquillages aux nacres doux, ce pays d'esturgeons géants, ce pays de mouettes, de canards, de hérons.

Ce pays de vent fou.

Ce pays de forêts, de lichens, d'écorce, de grands arbres, de rivières frémissantes, de lacs gelés, d'ail des bois, de bleuets, d'épinettes noires, de huards, de lièvres, de perdrix.

Ce pays de bernaches volant au-dessus de chacun de nos printemps.

Ce pays de ciel trop grand.

Ce pays de temps qui doute.

Ce pays de saisons âpres, somptueuses.

Ce pays revêche, droit, infini.

Ce pays qui tremble dans la lumière des vastes oiseaux de mer, qui respire par le souffle puissant des rorquals, qui détale dans le pas roux des chevreuils d'Anticosti.

Ce pays dont on vit, la plus grande partie de nos vies, et le plus clair de l'année, si éloignés.

Ce pays qui nous manque tant.

Nous pourrions inventer d'autres manières de vivre. Nous pourrions brûler d'autres désirs, d'autres combustibles. Nous en serions tout à fait capables.

Nous sommes au bord d'une faillite morale ahurissante, avec toutes nos capitulations. Ce qui nous a menés à cette faillite, ce qui menace de nous y jeter pour de bon, c'est le

déni d'une beauté qui nous appartient en tant que collectivité et la renonciation (parfaitement intégrée) au besoin que nous avons de cette beauté — de cette poésie pure.

En ce moment, nous trahissons la plus belle part de nous-mêmes pour quelques centaines de jobs qui n'existeront plus dans deux ans. Nous nous piétons le cœur. Et nous le sentons, même confusément, même sans savoir ce qui cloche au juste, même sans oser nous le dire : il n'y a pas une job qui vaut cette reddition.

Je vous demande de rejeter fermement le projet GNL Québec ainsi que le port méthanier qui y est associé.

Il n'y a pas et n'y aura plus jamais ici d'acceptabilité sociale pour des projets liés aux énergies fossiles: cette époque est révolue.

Passez le message de notre part.

Véronique Côté